

Maures possédaient en Espagne, beau couronnement d'une croisade où toute la chevalerie de Castille, d'Aragon et de Navarre avait pris part : l'Espagne secouait ainsi une domination qui avait duré plus de huit siècles, brillante par les arts, le commerce et le plaisir. L'Espagne restait toute trempée des coutumes, des mœurs, de la science arabes. Sa langue, ses poésies, ses monuments, ses cathédrales, l'Alhambra rappelaient cette souveraineté qui avait grandi les villes visigothes, créé le commerce et empreint d'un caractère arabe même les œuvres de son esprit.

La nationalité est si puissante au cœur de l'homme, qu'il la préfère à tous les biens. Aussi la soumission des Maures à la couronne de Castille fut-elle environnée de fêtes et de solennités¹. « Ferdinand et Isabelle, à cheval, suivis de toute une brillante chevalerie, firent leur entrée solennelle à Grenade, depuis cinq jours au pouvoir des Espagnols. Mille banderoles flottaient au vent; des chants religieux accompagnaient le son des trompettes et des

1. Conde, *Histoire de la domination arabe en Espagne*. Il est malheureux que le traducteur français ait enlevé toute poésie, toute couleur à l'œuvre espagnole.

tambours; les danses marquaient chaque pas de la procession solennelle. L'étendard de Castille était porté par Gonsalve de Cordoue; afin de ne pas blesser la coutume arabe, les cloches ne sonnaient pas, mais une procession de cordeliers et de franciscains psalmodiaient le *Te Deum*; la population maure prit part à ces fêtes. A côté de la reine Isabelle était un chœur de jeunes filles arabes et juives, secouant les castagnettes et le tambour de basque. Le soir, l'Alhambra, l'Alcazar furent couverts de feu et d'artifices, tandis qu'Abu Abdala sortait de la ville pour gagner les montagnes. On dit qu'il jeta ses regards sur cette cité jadis si puissante, si heureuse, si riche, maintenant abattue, avilie, courbée sous le joug ennemi. Il ne put s'empêcher de pleurer en s'écriant: « Ala hu
« Akbar!... — Pleure, lui dit la sultane Zoraya,
« pleure comme une femme la perte de ton
« royaume, puisque tu n'as point su le défendre
« comme un homme ¹. »

La reine Isabelle était rayonnante de joie et d'orgueil dans le brillant cortège, lorsqu'elle

1. Ferdinand paya en argent à Abu Abdala la valeur des domaines des Alpuxarres pour qu'il passât en Afrique : Abdala mourut en défendant le roi de Fez, son parent.

vit s'approcher d'elle, vêtu d'une robe longue de couleur violette, le Génois qui lui avait présenté tant de mémoires sur la découverte d'un nouveau monde: Christophe Colomb avait bien choisi son temps. La croisade contre les Maures ne préoccupait plus la couronne de Castille; la reine était dans un moment de bonheur où l'on accorde tout. Elle accueillit Colomb avec une bienveillance particulière. L'archevêque de Grenade¹ le présentait à la reine, déjà très-favorable au projet: Colomb lui-même, profondément convaincu de son succès, imposait des conditions très-intéressées à la couronne de Castille; aventureux spéculateur plus que zélé pour la science, il demandait la vice-royauté de toutes les terres et des mers qu'il découvrirait² (le titre de vice-roi était la dignité la plus élevée de l'Espagne). Cette prétention extrême, d'a-

1. Le premier archevêque nommé, après la prise de Grenade, fut fray Hernando de Talavera.

2. Pour convaincre Ximènes que les anciens avaient le sentiment des grandes découvertes, Colomb lui récitait le vers de Sénèque :

... Venient annis
Secula seris quibus Oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus Tiphisque novos
Detegat orbis, nec sit terras,
Ultima Thule.

bord repoussée, Colomb sella sa mule pour s'éloigner de la cour et gagner Cordoue, lorsqu'il fut rappelé. Dans une nouvelle audience qu'il obtint d'Isabelle, Christophe parla avec tant d'éloquence que la reine, émue, lui répondit : « Je prends cette entreprise pour ma propre couronne de Castille, et, s'il le faut, j'engagerai mes joyaux pour réunir l'argent nécessaire. » Le trésorier de la reine répondit que cela n'était pas utile et qu'il mettait à la disposition de Colomb 70,000 florins d'or. Le roi Ferdinand était loin de partager l'enthousiasme de la reine; il laissa faire plutôt qu'il ne s'associa aux idées de l'aventurier Colomb.

Dans des conférences où assistait la reine Isabelle, on régla définitivement les conditions de l'entreprise si audacieusement engagée. Un point surtout fut réglé et indiqué par Colomb; les richesses qu'on pourrait trouver au-delà des mers seraient consacrées à une croisade pour la délivrance du Saint-Sépulcre, condition principale et qui peint l'esprit du temps. Les autres articles furent aisément arrêtés; le navigateur génois aurait le titre d'amiral pour toutes les terres et mers qu'il pourrait découvrir, et sur ces terres avec l'autorité

absolue il garderait pour lui personnellement en propriété, le dixième des parts, pierres précieuses, or, argent découvert ; il pourrait mettre le *Don* devant son nom pour lui et sa famille, distinction particulière aux *ricos hombres* et aux *hidalgos*. Ces lettres patentes, scellées de Ferdinand et d'Isabelle, portent la date du 17 avril 1482, quelques jours écoulés après la capitulation de Grenade et dans les joies du triomphe et d'unité pour l'Espagne ¹.

Quand Colomb s'embarquait pour sa grande aventure, Isabelle et Ferdinand quittant Grenade, fixaient leur séjour à Séville. Les cortès, dans leur enthousiasme, proclamaient roi et reine des Espagnes, Ferdinand roi d'Aragon, et Isabelle reine de Castille. A cette royale fusion des couronnes, le pape Alexandre VI ajoutait le titre de roi et reine *catholiques* qu'avait possédé le roi goth Récarède. Catholique signifie universel : les choses passent en ce monde ; la puissance n'est pas toujours la même, et ce qui est aura son tour de décadence.

Les articles de la capitulation de Grenade étaient d'une exécution difficile dans leur appli-

1. Washington Irving en a donné le texte : *History of the life and voyages of Christopher Columbus*.

cation pratique aux Juifs, aux Maurisques, auxquels ils accordaient l'égalité de protection : les vaincus confondus avec les vainqueurs étaient placés à leur niveau. Ces conditions pouvaient-elles être accomplies? Quand on a été longtemps maître d'un pays et que la force victorieuse vous l'enlève, il est difficile de ne pas garder l'espoir de le recouvrer. Pendant sept cents ans, les Maures, les Juifs avaient été maîtres de l'Andalousie, pouvaient-ils y renoncer sans tenter un dernier effort? Les vaincus de la veille devaient nécessairement le lendemain conspirer pour reprendre la position perdue, et les vainqueurs devaient réprimer cet esprit rebelle. Le premier coup fut porté contre les Juifs, auxiliaires actifs de la domination maurisque qu'ils aimaient, à cause des facilités accordées à leur commerce, à leur intelligence, à leur activité. Les synagogues d'Espagne étaient d'une grande science, les rabbins traduisaient les livres de la philosophie arabe; ils étaient médecins, chirurgiens habiles¹. Les Juifs, intermédiaires de toutes les transactions entre l'Afrique et l'Espagne, étaient porteurs de mes-

1. L'Institut a couronné un de mes mémoires sur l'état des Juifs au moyen âge.

sages qui appelaient secrètement les Berbères, les Maures au secours de leurs frères d'Espagne. L'édit de Ferdinand et d'Isabelle donnait aux Juifs l'alternative ou de se convertir au christianisme, ou de s'exiler du royaume : on leur demandait ainsi une adhésion au principe de la société du moyen âge; le Juif converti dans ce temps d'unité religieuse devenait espagnol; celui qui n'acceptait pas cette condition, devait quitter la patrie commune, car il se plaçait en dehors du droit. Les Juifs devaient comprendre ces rigueurs, eux dont la loi était si dure à l'égard des étrangers! Les temps modernes, dans un autre ordre d'idées, ont vu imposer l'alternative ou de l'adhésion au principe du vainqueur, à sa loi même, à sa langue, ou bien se résigner à l'exil : le vaincu conspire malgré lui pour recouvrer sa nationalité perdue, témoin aux temps modernes la Pologne! Un pouvoir nouveau n'a de sécurité que par la grande expatriation des vaincus.

Un certain nombre de Juifs se firent chrétiens (le baptême était leur lettre de naturalisation), et pour constater la sincérité de cette adhésion et en suivre les actes particuliers, Ferdinand et Isabelle appelèrent le concours

de l'inquisition. Tout État menacé d'une conspiration permanente constitue une police et des tribunaux extraordinaires. Ceux qui louent le Comité de salut public (ce grand pouvoir de la révolution française, qui ne laissa pas debout une seule résistance) doivent comprendre le devoir de l'inquisition ; elle recherchait les mauvais citoyens de la cité catholique. L'hérésie était une conjuration dans un gouvernement fondé sur l'unité du principe religieux ¹.

Bientôt cette surveillance s'étendit aux Maures que la capitulation avait épargnés ; les Arabes, plus impressionnables que les Juifs, pouvaient-ils rester paisibles spectateurs de la transformation de Grenade en cité chrétienne ? Dès les premiers temps de la capitulation, les Maures étaient en pleine révolte dans la Sierra des Alpuxarres. Ferdinand et Isabelle durent modifier la capitulation, que les vaincus foulaient aux pieds, et prendre aussi contre eux des mesures extraordinaires de salut public. Les édits procédèrent lentement et avec toute précaution ; on transforma d'abord les mos-

1. L'inquisition procédait par enquête : les tribunaux séculiers prononçaient la peine. Llorente, l'excellent jurisconsulte, ennemi de l'inquisition, est obligé de l'avouer.

quées en églises. La croix s'élevait partout comme signe de victoire, et ce triomphe suffisait pour provoquer les manifestations populaires des Arabes et des Juifs. Enfin, un édit du conseil de Castille déclara que les Maures seraient obligés de quitter toutes les provinces nouvellement conquises, s'ils ne voulaient en accepter la foi du vainqueur. Beaucoup se convertirent, d'autres abandonnèrent l'Espagne pour l'Afrique, la patrie originaire. L'inquisition seconda l'exécution de ces édits ; elle ne fit pas tout ce que les haines castillanes exigeaient contre les Maures : l'opinion était encore plus irritée que le pouvoir.

Le royaume de Grenade ne fut définitivement pacifié qu'après l'entière exécution de ces édits très-fermes et répressifs ; la population diminua assurément, mais ce qui demeura de Maure et de Juif à Grenade, Murcie, Cordoue resta fidèle. Si la transformation ne fut pas entière, il y eut tendance vers l'unité. Ferdinand et Isabelle s'adressèrent aux cortès pour fixer les règles d'administration politique de l'Andalousie. Les évêques sanctionnèrent toutes ces sévérités, essentielles dans les États menacés ; on savait les préparatifs des Maures

d'Afrique contre l'Espagne. Si l'on étudie le caractère de cette époque, on peut remarquer que tous les événements, tous les faits appartiennent aux idées religieuses ; le droit public ne naît et ne se développe qu'après la Renaissance ¹. On était à l'époque des grandes conquêtes de l'islamisme ; les Turcs pouvaient appuyer la révolte des populations maurisques de l'Espagne et prêter leur concours aux Arabes et aux Berbères d'Afrique.

Toute préoccupée des moyens de rendre l'Espagne *une* et tranquille, Isabelle reçut la bonne nouvelle du succès des grandes découvertes de Christophe Colomb. Le hardi Génois revenait glorieux de son voyage d'exploration après avoir proclamé le règne de Ferdinand et d'Isabelle sur cette terre nouvelle ; il arrivait avec l'espérance de découvrir un monde tout entier. Isabelle et sa cour brillante allèrent recevoir Christophe Colomb, amiral de la mer des Indes, processionnellement, bannières déployées. La reine, désormais parfaitement rassurée, voulut faire les frais d'une seconde expédition dans les nouvelles Indes. L'Espagne

1. La période du droit public se développe surtout après la Réformation

commençait ainsi ses grands jours. Le pape, en vertu des droits publics du moyen âge, accordait à Ferdinand et à Isabelle la souveraineté des terres découvertes, acte qui devint une des causes de la rivalité entre le Portugal et l'Espagne. Le Portugal avait obtenu déjà une bulle de souveraineté sur les terres inconnues ; l'Espagne allait lui arracher ou partager cet honneur et ce droit ¹.

Au milieu de cet enthousiasme et de ces fêtes, Isabelle la Catholique subit ses premiers malheurs de famille ; d'une sensibilité extrême, elle fut vivement affectée de la perte de son fils, l'infant Juan, héritier de ses couronnes ² ; elle perdit ensuite Marguerite, mariée au roi de Portugal. Il ne lui restait plus que sa seconde fille, Jeanne, qui avait épousé Philippe, l'archiduc d'Autriche, héritier des ducs de Bourgogne ³. Jeanne n'était pas belle ; une pâleur extrême lui donnait l'air toujours souffrant, le

1. On trouve dans Washington Irving toutes les pièces originales relatives aux expéditions de Colomb (*Colomb's life*).

2 En 1500.

3. Le 20 octobre 1496. Philippe I^{er}, dit *le beau*, archiduc d'Autriche, fils de Maximilien I^{er}, empereur d'Allemagne, et de Marie de Bourgogne, fut souverain des Pays-Bas par sa mère en 1482.

feu de ses yeux, comme un charbon ardent, révélait une sombre exaltation d'idées. Philippe, l'archiduc, était jeune, beau, généreux jusqu'à la magnificence; léger, inconstant, volagè, ce que la femme espagnole excuse le moins. Philippe n'aimait pas éperdument doña Juana, qui l'accompagnait partout; l'archiduc passait les nuits dans les festins, au milieu des fêtes, et Jeanne portait déjà les marques de sa passion exaltée : la jalousie l'avait marquée de ses griffes de fer.

Quelque temps ils avaient vécu ensemble à Bruxelles, sous un climat qui ressemblait si peu à celui de l'Andalousie. Jeanne, souvent délaissée par son mari, écrivait des lettres tristes, enflammées à sa mère, dont elle était devenue l'unique héritière. Quand Philippe un moment s'éloigna, Jeanne, ardente Espagnole, pleura des larmes de sang, comme si mille poignards entraient dans son sein, ainsi qu'on le voit dans les images de la Vierge des douleurs; elle aimait ainsi à se faire peindre. Durant son séjour dans les Pays-Bas, Jeanne accoucha d'un fils (depuis Charles-Quint, bien plus Flamand qu'Espagnol). Quand nous arriverons à ce règne, nous verrons qu'à travers ses grandeurs,

le règne de Charles-Quint fut plus nuisible à l'Espagne qu'il ne lui apporta des avantages.

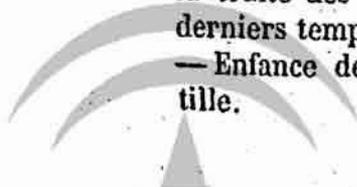
Au-dessus de ces tristesses royales, le cardinal Ximenès continuait son œuvre; il voulait constituer l'ordre et l'unité; la paix intérieure était assurée en Espagne par l'exil des Juifs et des Maures. Ximenès appelait les cortès à voter des lois unes et générales, résultat difficile à réaliser. Chaque province voulait rester État indépendant; en vain les cortès avaient proclamé le royaume des Espagnes, les populations refusaient à se confondre. Il eût été impossible d'appliquer aux Aragonais les coutumes de l'Andalousie, pas plus que les sierras ne se nivelent avec les plaines, et que les terres desséchées de la Vieille-Castille ne ressemblent aux huertas de Valence¹.

¹ L'Espagne est toujours restée avec une législation très-divisée. Encore aujourd'hui la huerta de Valence a un code spécial de lois pour l'arrosage.

V

Constitution de la monarchie espagnole. — Le Portugal, État
séparé. — La France. — L'Empereur. — Les papes. —
Guerre d'Italie. — Naples et Gonsalve de Cordoue. — Le
Mexique et les Indiens. — Fernand Cortès. — Las Casas et
la traite des nègres. — Insurrection des Maures. — Les
derniers temps d'Isabelle. — L'archiduc Philippe et Jeanne.
— Enfance de Charles-Quint. — Mort de la reine de Cas-
tille.

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
(1491-1504)
CONSEJERIA DE CULTURA



JUNTA DE ANDALUCÍA

Le point de départ de l'unité espagnole fut la prise de Grenade sur les Maures. Les temps modernes ne comprennent plus la force des idées du moyen âge : Ferdinand et Isabelle prirent une grandeur particulière dans les affaires du monde. Le joug de l'étranger ainsi brisé, l'Espagne se déploya vigoureuse dans ses rapports avec les autres États. Les papes, l'empereur, les rois de France traitèrent l'Espagne comme une puissance de premier ordre. Les Turcs même s'arrêtèrent dans leurs conquêtes par la crainte qu'inspiraient Ferdinand, Isabelle et leur chevalerie.

Le Portugal, toutefois, n'acceptait pas la suprématie espagnole ; il y avait même chez les

Portugais plus de hardiesse et d'énergie abrupte, indomptée : les premières découvertes avaient été osées par les Portugais, très-avancés dans les sciences, et Camoens chantait le voyage de Vasco de Gama à travers le cap des Tempêtes, avant que Christophe Colomb n'eût réalisé sa pensée. L'histoire du Portugal était triste et sombre, pleine de catastrophes; le Camoens, à ses récits de découvertes, mêle l'histoire passionnée des rois Alphonse, Pedro, Denis; avec son imagination brillante, il rappelle l'amour, de l'infant Pedro pour Inès de Castro, vive et jalouse : « Nulle autre beauté ne peut lui plaire, nul autre hymen ne saurait le tenter. Amour, amour ! est-il, pour un cœur que tu possèdes, est-il dans l'univers d'autres charmes que les tiens, un autre bonheur que celui dont tu l'enivres ? Cependant le vieux roi s'inquiète et s'irrite. Le peuple murmure; il demande pour l'héritier du trône un de ces nobles hyménées qui consolident la puissance des rois et assurent le destin des États¹. Le prince n'entend ni les vœux du peuple, ni les conseils d'un père et d'un roi. Inès le tient enchaîné; la mort seule

1. Camoens, *les Lusiades*, chant 3.

pourra les désunir... Inès mourra ; Alphonse a prononcé l'arrêt. C'est dans le sang de l'infortunée qu'il veut éteindre le feu qui brûle au cœur de don Pèdre. Oh ! quelle fureur commande à la glorieuse épée qui fut la terreur du Maure, de se lever sur une beauté faible et timide ! »

Ainsi, par la grandeur de ses entreprises, par sa science, par sa hardiesse, la nation portugaise se croyait supérieure à la chevalerie de la Castille et de l'Aragon¹. A l'autre extrémité de l'Espagne, une province, la Navarre, revendiquait aussi sa nationalité ; elle se rapprochait de la France par la famille d'Albret ; ce petit royaume ennemi des Castilles, placé sur les flancs des Pyrénées, devait, deux siècles plus tard (sous Louis XIV), absorber l'Espagne. Louis XII combattait pour rattacher le Roussillon à sa couronne, et la chevalerie de France, avec ses chefs les plus renommés, Bayard et Gaston de Foix dans ses rangs, allait rencontrer les Espagnols sur le territoire de Naples. Le commandement des bandes castillanes fut confié par Isabelle à Gonsalve de Cor-

1. Le Portugal avait depuis longues années secoué le joug des Arabes.

doue, le héros de la guerre contre les Maures¹. Ce fut à la discipline, à la fermeté de Gonsalve de Cordoue que l'Espagne dut la création de ces fameuses bandes ou regimientos d'arquebusiers, de hallebardiers, bien supérieurs aux Suisses, aux lansquenets, aux Allemands. La guerre d'Italie dura deux années ; les Espagnols gardèrent partout l'honneur des champs de bataille : Ferdinand devint roi de Naples, titre qu'il ambitionnait.

Dans cette guerre d'Italie les Espagnols furent soutenus par les troupes flamandes de l'archiduc Philippe, qui possédait les Flandres comme héritage de la maison de Bourgogne, si brillante. En Italie le roi et la reine des Espagnes étaient appuyés par le pape, comme chef de la croisade. Après la prise de Constantinople les flottes turques s'étaient répandues sur la Méditerranée, la Sicile déjà était menacée² ; les Espagnols à Naples devenaient un rempart ; Isabelle, passionnée pour la croisade, l'expression la plus brillante de la chevalerie, offrait des régiments pour défendre la Sicile et protéger

1. Gonsalve de Cordoue s'embarqua à Malaga en 1495.

2. Les corsaires Turcs enlevaient en Sicile les jeunes filles pour les harems.

l'Italie. C'était ainsi une belle union que celle de Jeanne et de l'archiduc, car elle allait réunir l'empire d'Allemagne et la Flandre à l'Espagne sous un même sceptre. A Gand, ville flamande, de cette union était né un fils, du nom de Charles, petit de taille, aux traits nobles, élevé dans les arts, la science. Jeanne, toujours plus éprise de l'archiduc Philippe, s'exaltait jusqu'à l'égarement, triste cause de chagrins pour Isabelle de Castille, elle qui n'avait jamais senti l'amour vif et brûlant ; elle avait toujours froidement vécu avec le roi catholique, Ferdinand, sans jamais s'émouvoir que pour les desseins de la politique ; l'orgueil du triomphe était tout pour elle. Elle suivait avec joie les développements du nouveau monde ; chaque jour, la sphère de ces découvertes grandissait. Christophe Colomb exagérant l'importance de Saint-Domingue, envoyait de pauvres Indiens pour rendre hommage et les faire baptiser en grande pompe. La reine catholique toute flattée aimait à voir ces Indiens à son audience. Elle s'en était déclarée la protectrice en réprimant la rapacité violente des aventuriers génois de Christophe Colomb. Isabelle était pour eux l'autorité sacrée, à laquelle ils recouraient dans leurs prières :

ennemie de l'esclavage, elle repoussait toute contrainte pour le travail. Ce furent les plaintes répétées des Indiens qui déterminèrent Ferdinand et Isabelle à rappeler Christophe Colomb, le chef des aventuriers, génie supérieur, mais dur, ambitieux. Ferdinand ne l'avait jamais aimé ; dans la discussion première sur ses projets, le roi avait pressenti qu'il avait devant lui un spéculateur rapace, un condottiere capable de tout, un étranger à l'Espagne. Ferdinand ne s'était pas trompé et Barthélemi, le frère de Christophe, aspirait alors à la souveraineté de Saint-Domingue.

Les cortès réunis à Tolède voulaient toujours faire de l'Espagne une seule nation, œuvre difficile avec le caractère qui distinguait chaque province. Le Biscaien était irascible, emporté¹ ; le Galicien, triste, sérieux ; le Catalan, violent et indocile ; l'Aragonais, attaché à ses antiques coutumes, était enthousiaste de son pays ; le Castillan, sévère, orgueilleux et quelquefois rieur, aimait les distractions ; les habitants de l'Estramadure étaient vaniteux ; l'Andalous, fier de sa nationalité ; le Murcien

1. Cervantès a fait toutes ces distinctions dans *Don Quichotte*.

avait du sang maure dans les veines, jaloux et soupçonneux ; le Valencien au contraire était inconstant, léger, gai, affable et industrieux. Ces peuples pouvaient-ils abdiquer leur nationalité particulière pour se fondre dans l'unité nationale ? Il est facile de proclamer la fusion des peuples ; l'idée d'unité séduit : elle n'existe qu'à la surface ; le fédéralisme tôt ou tard brise l'échiquier. On subit le pouvoir qui vous fait violence jusqu'à ce que le jour vienne de le secouer.

Il était aussi impossible de réunir en faisceaux ces nationalités diverses, que de transformer les Maures en loyaux Castellans. Les édits sévères de Ferdinand et d'Isabelle pour l'expulsion des Arabes avaient été bien doucement appliqués, car on retrouvait dans le royaume de Grenade et dans l'Andalousie le même nombre d'Arabes marchands, cultivateurs. Ces édits furent donc renouvelés avec une pénalité proportionnelle ; on dut s'enquérir de la réalité des adhésions à la foi. (La foi c'était la loi.) Tous les gouvernements ont une police d'État¹. L'inquisition fut chargée de rechercher si les Maures

1. Conde, très-favorable aux Arabes, avoue néanmoins qu'ils ne cessaient de s'agiter contre Ferdinand et Isabelle.

baptisés pratiquaient les sacrements catholiques, signe de la nationalité espagnole; le saint-office dut s'enquérir si, les yeux tournés vers leurs frères d'Afrique, les Arabes ne préparaient pas une nouvelle invasion de l'Espagne. Dans ce but, Ximènes pressait en même temps l'expédition d'Afrique : à Grenade, Séville, Murcie, on savait la trahison des Maures; on distinguait, on exaltait les vieux chrétiens; ce titre était fièrement invoqué par les hidalgos, et Cervantès le fait répéter mille fois à don Quichotte dans son orgueil de chevalier.

Si ces mesures contre les Maures ralentissaient le commerce, dépeuplaient les huertas et les sierras, elles imprimaient à l'Espagne un développement d'énergie et de conquête. Fernand Cortès, esprit bien supérieur à Colomb, vrai capitaine, vieux chrétien de l'Estramadure¹, se préparait à un voyage de découverte alors que Christophe Colomb était en disgrâce. Si Christophe Colomb fut ramené en Espagne avec de petits chaînons aux mains², s'il fut

1. Fernand Cortès était né à Medelin en 1485 : il débarqua le 4 mars 1519 sur la côte du Mexique, et prit Mexico, la capitale, le 13 août 1521. Il mourut à Séville le 2 décembre 1554.

2. Le capitaine du navire lui proposa plusieurs fois de les lui ôter; il refusa pour être conduit enchaîné devant Isabelle.

conduit à l'audience d'Isabelle, qui du reste le rendit libre, c'est qu'il s'était montré sans miséricorde pour les Indiens et qu'il aspirait déjà à constituer une Amérique indépendante avec son frère Barthélemi pour roi.

Fernand Cortès n'avait aucune de ces ambitions ; il devait faire hommage à l'Espagne de toutes ses découvertes avec une respectueuse soumission, sans rien demander pour lui : Colomb était un condottiere italien ; Fernand Cortès, un capitain espagnol. De ces expéditions en Amérique date la circulation active de ces doublons d'Espagne que l'on retrouvait partout, même dans les Pays-Bas. Les doublons qui aidèrent si bien les négociations du seizième siècle diminuaient l'importance des sequins de Venise et des ducats d'Allemagne ; ils allaient transformer les transactions du monde ; ils furent aussi un des moyens de corruption employés par l'Espagne.

Aux archives de Ximanca on trouve la preuve qu'Isabelle se préoccupait beaucoup de l'état des pauvres Indiens, paresseux de leur nature ; sous un soleil brûlant : quelques-uns se refusaient au travail, plusieurs en mouraient ; les chefs des aventuriers s'étaient partagé les ter-

res entre eux par grande culture, sur lesquelles ils élevaient de véritables forteresses; ils prenaient des Indiens esclaves à leur service, leur imposant les plus pénibles travaux sans frein et sans mesure. Dans l'intérêt de la foi, Isabelle avait chargé l'ordre des dominicains, non-seulement de la conversion des Indiens, mais encore du soulagement de leur misère, en réglant les rapports du maître et de l'esclave. Les dominicains depuis leur institution parcouraient le monde, et parmi eux se trouvait un jeune frère du nom de Las Casas¹ qui avait prêché déjà les populations de l'Afrique. Dans un mémoire, Las Casas exposait, « qu'il ne fallait pas contraindre les Indiens à un travail auquel ils n'étaient pas accoutumés; qu'il y avait en Afrique une race robuste à la peau noire et dure, aux mains calleuses, admirablement apte au travail. Ces hommes étaient esclaves de chefs sauvages; on pouvait les acheter à leurs maîtres et les transporter en Amérique. » Ainsi la traite des noirs fut primitivement établie dans un but de liberté et d'humanité. Ximénès qui voulait à la fois diminuer les populations de l'Afrique

1. Né à Séville en 1474, mort à Madrid en 1566.

pour préserver l'Espagne et soulager les Indiens du Mexique, appuyait les projets du dominicain Las Casas, depuis évêque¹ de Chiapa.

Accablée de douleur et de travail, la reine Isabelle sentait sa santé s'affaiblir ; elle avait passé à travers de profondes épreuves : la mort de deux infants ; la seule fille qui lui restait, Jeanne suivait son époux dans les Pays-Bas, heureuse d'être réunie à celui qu'elle idolâtrait. Philippe gouvernait les fiefs de la maison d'Autriche, avec les immenses domaines de la maison de Bourgogne, et la reine Isabelle cédait à Jeanne ses royaumes d'Aragon et de Castille auquel le roi Ferdinand renonçait ; enthousiaste du royaume de Naples, de son soleil, de son riche sol, il ne rêvait qu'à cette couronne que l'épée de Gonsalve de Cordoue lui assurait glorieusement. Philippe et Jeanne devenaient les plus grands souverains du monde, avec l'Amérique pour épave ; ils voyaient avec orgueil quel serait, dans l'avenir, l'immense empire de Charles leur fils. La constitution d'une formidable monarchie était nécessaire comme barrière à

1. Chiapa, dans le Mexique. Las Casas passa cinquante ans dans le nouveau monde et traversa douze fois l'Océan pour plaider en Espagne la cause des Indiens.

l'empire ottoman. Il fallait pour lui résister un nouveau Charlemagne : les grands empires se forment à temps et comme des nécessités pour conjurer un péril qui menace la société : ils naissent spontanément ; on ne les fait pas : ils meurent avec les causes qui les ont produits.

Cet empire né avec Charles-Quint devait réprimer aussi une insurrection d'idées, les doctrines que Luther allait fulminer contre l'autorité des papes, la souveraineté absolue du moyen-âge. Ces opinions allaient jeter un trouble dans les esprits, et favoriser les divisions. A travers ces fissures de la société chrétienne, la domination des Turcs devait pénétrer partout ; Venise menacée organisait une expédition soutenue par l'Espagne ; la France, déjà travaillée par les hérésies, ne pouvait prêter qu'un secours incertain à la croisade. Il n'y avait de force réelle et toute prête à agir que dans une croisade. Philippe, héritier du trône d'Espagne et de Naples comme avant-garde, devait être le chef de cette prise d'armes. Les ambitions de Louis XII vinrent se mettre à travers : le roi de France voulait réunir à sa couronne le Milanais et le royaume de Naples. François I^{er}, héritier de

ces idées, allait rencontrer sur la route de son ambition les fières bandes espagnoles¹, organisées par Gonsalve de Cordoue.

Isabelle mourut² avant l'accomplissement de son œuvre. Elle avait fait un testament de piété et de politique, distribuant elle-même ses richesses, instituant sa fille pour son héritière : Jeanne était alors avec son mari dans les Flandres (brillants fiefs de sa couronne); Philippe était très-aimé des Flamands; son incomparable figure, la générosité de ses manières plaisaient au peuple de Gand, de Malines, d'Anvers, villes avancées dans la richesse et l'industrie; les Flamands avaient mauvaise tête, mais bon cœur. Ils adoraient l'enfant de leur archiduc. Charles était né le lundi 25 février, le jour de saint Mathias³, sous le signe du poisson. Un vieil historien⁴ s'exprime ainsi dans sa naïveté (nous aimons à faire connaître l'esprit et jusqu'aux préjugés d'un temps) : « Tout ce que les astrologues disent de ceux qui naissent sous un tel signe, se trouva

1. Voyez mon travail sur *François I^{er} et la Renaissance*, très-complet sur les guerres d'Italie.

2. Elle mourut d'hydropisie dans la ville de Medina del Campo, le 26 novembre 1504.

3. De l'année 1500.

4. Leti, *Histoire de Charles-Quint*, tome I^{er}.

vrai en Charles; particulièrement ce qu'en avait prédit Rutilio Benincasa dans son almanach perpétuel. Cet astrologue assure que ceux qui naissent sous cette constellation sont sujets à deux grands périls en la quinze et en la trentième année de leur âge. Deux choses qui se sont trouvées véritables en ce prince; c'était l'année du commencement de l'empire de Perse d'Ismaël le Grand, et celle dans laquelle Christophe Colomb découvrit le nouveau monde. »

Charles, baptisé par l'évêque de Tournay, eut pour parrain le prince de Chimay et de Bergue; pour marraine Marguerite d'Autriche. On le préparait ainsi à la souveraineté des Pays-Bas. Il portait en sa figure un mélange des beaux traits de son père et des mélancoliques expressions de sa mère : à Gand, Philippe reçut un message des Castilles. Isabelle morte, Ferdinand l'appelait en toute hâte pour régler la succession royale : Jeanne l'accompagna comme le reflet de son ombre; elle ne le quittait pas d'un regard. Philippe fut reçu avec enthousiasme dans la Castille; tous les cœurs venaient à lui. On disait parmi les comuneros : « Jusqu'à présent les Espagnes ont été gouvernées par les hommes, maintenant ils vont l'être par un

ange¹. » Ses beaux cheveux blonds, ses yeux bleus le faisaient ressembler aux chérubins qui entouraient la Vierge, dans la cathédrale de Séville. Sous cette douce impression, le roi Ferdinand agrandit encore les dispositions du testament d'Isabelle; il ne tenait plus à l'Espagne pacifiée; il aimait Naples et son port, ses admirables campagnes; puis il voulait librement combattre à la tête de sa chevalerie dans la croisade. Par un acte solennel, approuvé par les cortès, Jeanne et Philippe furent acclamés légitimes héritiers de Ferdinand et d'Isabelle.

Dans les entrainements des fêtes, des tournois, le bel époux de Jeanne ne se ménageait pas assez; il aimait à la fois la Castillane, les Mauresques, jusqu'aux Bohémiennes; il buvait à longs traits le vin d'Espagne généreux, « qu'il préférait aux vins du Rhin, dit l'historien Leti, comme le rubis est préférable à l'argent brut, le sequin de Venise et le doublon au maravedis. » Les médecins lui répétaient en vain qu'il usait sa vie et sa jeunesse. Jeanne le regardait d'un œil lamentable, quelquefois avec les surexcitations de la fièvre. Rien n'arrêtait Philippe, eni-

1. Dans l'historien Leti.

vré de plaisir : les mandolines l'excitaient à la danse langoureuse ou bondissante des Andalous. Il faisait l'admiration de tous par sa grâce dans les boleros ; Philippe aimait les chansons mauresques, les scagna, les rondos : il s'enflam-
mait à la cachucha si fabuleusement dansée dans l'Alhambra et l'Alcazar. Il quitta l'Andalousie déjà maladif ; maître de tant de royaumes, plusieurs fois, en route, il s'alita ; ne pouvant marcher ou monter à cheval, il s'arrêta à Burgos et mourut dans les bras de Jeanne presque inanimée¹ ; il avait vingt-huit ans et la reine vingt-six. Jeanne enlaçait son cadavre comme pour expirer d'une même mort.

1. Le 25 septembre 1506.

VI

Jeanne la folle. — La procession du royal cadavre. — Le château de Tordesillas. — Charles-Quint et l'Espagne. — Révolte des comuneros. — Juan Padilla. — Maria Pacheco. — Affaiblissement de l'Espagne sous Charles-Quint. — Son gouvernement. — Abdication — Le monastère des hiéronymites. — Le cercueil de Charles-Quint.

Consejo Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA
(1505-1575)

JUNTA DE ANDALUCÍA

Sur la route de Burgos à Valladolid, non loin de la petite ville de Palencia, une procession funèbre se déployait comme un serpent noir, taché de blanc ; des moines, des pénitents portant des cierges jaunes à la main, armoriés d'un écusson royal, se groupaient autour d'une bière d'argent ouverte ; là était un cadavre embaumé, vermillonné comme une figure de cire, les yeux ouverts, et d'un mat d'ivoire. A côté de la bière, tenant les mains pendantes du mort, marchait une jeune femme, les cheveux épars, le front pâle, les lèvres plus blanches qu'un suaire. Le cercueil contenait les restes de don Philippe, roi d'Aragon, de Léon et des Castilles,

archiduc d'Autriche, et la femme était Jeanne, que le peuple commençait à appeler *Juana la Loca* (la folle) ¹.

Cette procession suivait, silencieuse, la route de Valladolid; nul ne s'en étonnait. N'était-ce pas l'esprit de l'Espagne, où les joies et les ris portent souvent la livrée de la douleur et de la mort. Depuis un mois, Jeanne n'avait pas quitté le cercueil de son mari, que l'on honorait et que l'on servait comme s'il était vivant et roi couronné. Jeanne espérait un miracle; elle croyait que le Dieu vivant aurait pitié de sa douleur, que Philippe, comme le Lazare de l'Écriture, se lèverait debout pour lui dire: « Jeanne, je vis encore. » Elle n'écoutait rien, ne voyait rien. Enfin, l'archevêque de Burgos la menaça d'excommunication si elle ne cessait cette sacrilège exhibition d'un mort: « Si le Christ devait faire un miracle, il le ferait dans le tombeau; il fallait rendre le cadavre à la terre sainte. » Jeanne écoutait immobile, et on la disait folle. Ses paroles ressemblaient à ces tristes plaintes ²

1. On pourrait croire ce récit un roman; il se trouve dans les vieux historiens espagnols.

2. Les *scena* sont de longues complaints chantées d'un air monotone, mais plein d'un charme mélancolique.

que l'on retrouve même dans les chants de l'Andalousie moderne :

Prends garde que dans l'église
Quand viendront les fiancés,
Dans l'ombre, l'écho ne dise
Le psaume des trépassés,
Tandis que pour te complaire
L'épouse te sourira
Sous un voile funéraire
C'est moi qu'on emportera.

Après l'ensevelissement de don Philippe, on renferma Jeanne dans la tour isolée des Tordeillas, où on la servait comme dans un palais ; à la multitude, Jeanne semblait une sainte, entourée de prières. Les Castellans avaient hérité du respect des Arabes pour les insensés : on disait bas que les partisans de Charles-Quint exagéraient sa folie, afin de proclamer plus vite le fils au lieu de la mère. Beaucoup d'espérances entouraient Jeanne comme la reine des constitutions de l'Espagne. Ferdinand et Isabelle avaient restreint les libertés et les codes antiques. Le peuple voyait dans Jeanne la Folle, la reine bien-aimée qui lui rendrait ses droits perdus : n'était-elle pas l'héritière directe d'Isabelle ? Et cependant, au mépris de son droit, le

cardinal Ximenès avait fait proclamer Charles-Quint, avec un nouveau droit de souveraineté absolue, emprunté à l'Allemagne.

La vieille et nouvelle Castille, Valladolid, Ségovie, se levèrent donc aux cris de *Viva los fueros* ; l'insurrection fut complète et violente. Vingt mille hommes prirent les armes au nom des cortès, et à leur tête Juan de Padilla¹, un des vieux comtes castillans. Les gouverneurs furent chassés, et les chevaliers, les comuneros s'emparèrent de la tour de Tordesillas en proclamant Jeanne reine d'Espagne. Le peuple espérait la résurrection de don Philippe de la tombe. Jeanne signa des édits de liberté ; elle soutint l'insurrection de tout son prestige : Parmi les plus fiers des insurgés était doña Maria Pacheco, la femme de don Juan de Padilla, qui la première signa l'acte de la *ligue de Tolède*. Toujours vêtue de deuil, Marie Pacheco avait fait vœu de ne point le quitter jusqu'au triomphe de la cause populaire. Tandis que Padilla soulevait Ségovie et Valladolid, doña Maria insurgait la Vieille-Castille. Padilla publia un édit de convocation des cortès ; et comme l'insurrec-

1. En 1522 : don Juan de Padilla était le fils du commandeur de Castille.

tion manquait d'argent, doña Maria résolut de s'emparer des trésors de l'église de Tolède. Elle mêla le respect, la piété à cet acte violent. Marie Pacheco, revêtue du sac de pénitence, s'avança nu-pieds jusqu'au porche de la cathédrale, où elle fit amende honorable pour le sacrilège qu'elle allait commettre, espérant que Dieu lui ferait miséricorde, car il s'agissait de sauver la Castille. Les bijoux, les châsses d'or, les flambeaux d'argent furent vendus à des Juifs et servirent à lever des soldats et à préparer la convocation des cortès¹.

Le cardinal Ximenès et le jeune roi, très-inquiets de cette insurrection qui, de Valladolid s'étendait jusque dans l'Andalousie, firent marcher les gardes flamandes et allemandes contre les rebelles. Ximenès parvint à s'emparer de Jeanne, le drapeau des insurgés ; conduite à Madrid, on la fit déclarer folle et incapable de régner. Dès lors la ligue déclina comme une insurrection sans but ; elle ne pouvait plus parler au nom de la reine Jeanne. Padilla, qui avait voulu mourir les armes à la main, fut arrêté, et on lui trancha la tête sans

1. Robertson, dans sa *Vie de Charles-Quint*, a raconté avec détail la révolte de Padilla. (Introduction.)

jugement. C'est du pied de l'échafaud qu'il adressa deux lettres touchantes à sa femme, doña Maria Pacheco ; les historiens espagnols les ont recueillies¹. Elles sont toujours belles, les dernières paroles de ceux qui meurent pour la patrie !

Maria Pacheco survécut à son mari et défendit encore la liberté des comuneros. Cœur exalté, femme courageuse, presque sans argent, sans soldats, elle combattit les forces réunies des Allemands et des Flamands ; tant fut brillant et héroïque son courage, qu'on fit courir le bruit qu'elle ne procédait que par des sortilèges. Enfin, abandonnée par le peuple², doña Maria parvint à se sauver, en traversant l'Estramadure, jusqu'au Portugal, qui l'accueillit religieusement ; on récita son histoire avec autant d'enthousiasme que celle d'Inès de Castro, illustrée par Camoens.

Dans l'Espagne abaissée sous les Flamands de Charles-Quint, les cortès ne furent plus convoquées qu'accidentellement, et les privilèges des

1. Ces lettres sont très-connues. Roberston les a publiées dans son Introduction à l'*Histoire de Charles-Quint*.

2. Elle se renferma dans la citadelle de Tolède qu'elle défendit quatre mois entiers contre toute l'armée de Charles-Quint.

ricos hombres méprisés. Charles-Quint institua la *grandesse* d'Espagne pour remplacer toute autre noblesse. Les grands pouvaient rester la tête couverte de leur sombrero devant le roi de toutes les Espagnes. On modifiait aussi les privilèges des villes ; les ayuntamientos (municipalités) votèrent sous la baguette des corrégidors nommés par le roi ; on entra en pleine monarchie, sous l'influence des idées allemandes. Lorsque Charles-Quint prit la couronne impériale, ce fut encore un malheur pour l'Espagne. Charles, moins Espagnol que Flamand, fit servir les doublons du Mexique, les braves regimientos d'Aragon et de Castille aux guerres de l'Empire ; les bandes espagnoles servirent contre la France, en Italie, à Naples ; elles lui assurèrent la victoire ; les plus habiles de ses généraux étaient Espagnols. Don Pedro de Tolède, créé duc d'Albe, Castillan pur sang, sans mélange de Juif et de Maure, fut la main armée de Charles-Quint, comme Ximenès avait été sa tête politique¹. Ce ne fut pas à défendre l'Espagne que le duc d'Albe voua son génie ; mais à soutenir les droits de Charles-Quint dans les

1. Le cardinal Ximenès mourut le 8 novembre 1517 à l'âge de 81 ans.

Flandres, en Allemagne, en Italie; l'Espagne vit à peine le duc d'Albe, et à de longs intervalles. L'Empereur ne s'occupa plus des Castilles que pour leur demander les doublons de ses hidalgos; sur le champ de bataille de Pavie contre François I^{er}, les bandes espagnoles assurèrent la victoire; le duc d'Albe soumit Gand révolté, Anvers. Les regimientos espagnols se composaient chacun de quatre mille cinq cents hommes, archers, arquebusiers, artificiers, hallebardiers; nulle infanterie ne pouvait leur résister.

Charles-Quint, à l'imitation de Charlemagne, parcourait incessamment ses vastes États, l'Allemagne, l'Italie, les Flandres, Naples; il ne songeait à l'Espagne que pour l'assouplir à ses lois. Les cortès ne furent réunies (sous le nom nouveau d'*états*) que pour sanctionner la captivité de François I^{er}, et décider cette question: l'Empereur pouvait-il justement retenir le roi de France captif jusqu'à sa rançon? Les cortès décidèrent selon la volonté de Charles-Quint. Le plus grand malheur pour un État particulier, c'est d'être aggloméré dans un grand empire: il perd son importance. L'unité et la grandeur d'un empire séduisent d'abord, mais elles im-

posent tant de sacrifices, qu'il vaut mieux, souvent, rester petit, heureux et ignoré. Il faut plaindre les peuples qui appartiennent à un vaste État et vivent sous un grand homme, glorieux égoïste, qui met l'univers à contribution pour servir son génie et sa renommée.

La paix la plus parfaite régnait en Espagne sous la surveillance de l'inquisition : les Maures étaient contenus ; ils ne pouvaient assurément oublier leur belle Espagne arabe. Les chroniques disent que beaucoup de Maures, exilés en Afrique, se souvenaient avec émotion de Grenade, la brillante cité de leur jeunesse ; ils s'écriaient, les larmes aux yeux : « Séville, Cordoue, Grenade, nous t'avons perdues ! quand pourrons-nous te revoir ¹ ? » Ces plaintes arrivaient, comme un écho plaintif, parmi les faux convertis de l'Andalousie : ils n'attendaient qu'une occasion de reprendre les armes. Une nation, longtemps libre et grande, ne périt pas sans regret, mais le vainqueur, à son tour, est en droit de prendre toutes les précautions pour empêcher que ces regrets ne se transforment en résistance. On porta si loin ces précau-

1. Extrait donné par Conde.

tions dans l'Andalousie, qu'on imposa aux Maures l'obligation de modifier leurs costumes, et de ne plus parler leur langue, afin d'effacer les signes de leur nationalité¹ : un chapeau, un bonnet, deviennent souvent des signes d'espérance et de liberté. L'édit défendait même l'usage des bains, trop fréquent, souvenir de la loi du prophète; il proscrivit le voile pour les femmes; la mantille fut une modification du voile, une concession à la coquetterie des Andalouses et des Grenadines.

Dans cette transformation difficile, une glorieuse distraction pour l'Espagne, ce fut le développement de la colonisation en Amérique. Après les troubles publics de Castille, sous Padilla, beaucoup de ricos hombres, d'hidalgos, compromis dans la révolte, étaient partis avec les aventuriers pour refaire leur fortune perdue; devenus possesseurs de terres immenses, les colons instituèrent une sorte de féodalité pour la défense commune, loi nécessaire de toutes les conquêtes. L'empire du Mexique devint la nouvelle Espagne. Les fortunes considérables une fois acquises, on pensa un peu moins

1. En 1526, cet édit fut fait par Charles-Quint de passage à Grenade, où l'on avait tenté de le frapper.

aux libertés perdues : les codes de *Siete partidas* furent oubliés pour les minés d'or et d'argent. Charles-Quint, désormais, pouvait librement modifier et dominer les institutions de l'Espagne ; l'esprit d'intérêt pénétrait dans les plus nobles cœurs.

Tels étaient pourtant encore l'attrait et le prestige de l'Espagne, qu'en vieillissant, Charles-Quint redevint Castillan. Le sang de Jeanne la Folle, qui coulait en plein dans ses veines, l'entraîna à une étrange résolution. Fatigué du pouvoir, l'Empereur céda la couronne impériale à son frère, et le trône d'Espagne, avec les Pays-Bas, à don Philippe, son fils, élevé à Tolède, Burgos, Valladolid et Séville ; esprit sévère pour lui et pour les autres, à peine distrait par ses voyages dans les Pays-Bas et en Angleterre¹. Charles-Quint, vivement affecté de la mort de l'impératrice, avait montré une exaltation sombre. A cet esprit, surexcité jusqu'à la folie, tradition de sa mère, il faut attribuer sa résolution étrange et subite d'abdiquer le pouvoir.

1. L'infant don Philippe, grand amateur de tableaux, dans un voyage apporta en Espagne les plus belles toiles de l'école flamande.

L'an 1542, selon un vieil historien, Charles-Quint, était venu visiter un monastère de hiéronymites (un des ordres les plus respectés en Espagne ; ils portaient un vêtement tout blanc) : le couvent était dans l'Estramadure, à deux lieues de Palencia ; la campagne, tout autour, était couverte de culture riante. En contemplant cette nature riche et vivante, Charles-Quint avait laissé échapper cette exclamation : « Voici un beau lieu pour la retraite d'un autre Dioclétien ! » Ces paroles avaient été précieusement recueillies par les courtisans, et cependant ce ne fut qu'en 1553 que Charles-Quint résolut de se retirer dans cette solitude. Au milieu de vastes jardins, on fit construire un petit bâtiment en forme de cellule : « Là, dit l'historien Leti, se renferma le géant qui avait étendu ses bras jusqu'aux colonnes d'Hercule ; » poète, il a traduit cette belle réflexion en vers naïfs :

Après avoir dompté tous les pays du monde
Triomphé très-souvent sur la terre et sur l'onde,
Vers le temple de Dieu, son cœur enfin se tourne ;
Il méprise la terre, et dans le ciel retourne¹.

Désormais Charles-Quint ne s'occupa plus

1. *Histoire de Charles-Quint*, t. IV, p. 316.

que d'idées lugubres : la mort, le sépulcre, les âmes du purgatoire, culte si cher aux Espagnols : des têtes de mort peintes sur la toile, des ossements assortis étaient ses images aimées ; le livre le plus feuilleté par Charles-Quint, ce fut *la Danse macabre*¹, écrit à Bâle. Les idées de trépasement devinrent si absorbantes qu'il fit demander à l'archevêque de Tolède la permission de se mettre vivant au cercueil et là, étendu, les mains jointes, d'entendre psalmodier autour de lui les prières des morts ; six semaines furent employées à la construction d'un mausolée : « Le 26 août 1558 (je laisse parler l'historiographe de Charles-Quint²), deux heures après le soleil levé, jusqu'à quatre cents grosses chandelles teintes de noir furent disposées et allumées sur le mausolée. Devant l'autel, Charles V, vêtu de deuil, se tenait assis dans un siège, ayant à la main une grosse torche blanche qu'il appuyait à terre : s'étant levé, il s'avança au milieu de deux moines jusque devant l'autel ; agenouillé, il dit : « Je te demande et supplie, ô monarque et arbitre de notre vie

1. On a écrit que Charles-Quint avait quelquefois des regrets de son abdication.

2. Leti, tome IV, p. 374.

et de notre mort, que, comme le prêtre prend de mes mains, avec les siennes, ce cierge que je lui offre avec toute l'humilité possible, de même tu veuilles agréer mon âme que je recommande à ta divine miséricorde. » La messe finie, on étendit sur ce sépulcre une couverture de velours noir avec un gros oreiller du côté du chevet; Charles V s'y étendit, vêtu d'un linceul, les mains jointes sur la poitrine et les yeux fermés. Les moines alors entonnèrent le *De profundis* et le *Dies iræ*, et pendant que le chœur continuait à chanter, les moines commencèrent à tourner tout autour du cercueil, lui jetant sur le corps de l'eau bénite. Ensuite, resté seul dans l'église, l'Empereur se leva, fit fermer les portes de l'église et retourna dans sa cellule¹. »

On retrouvait ici le fils de Jeanne la Folle, la tête faible et ardente qui avait aspiré à toutes les grandeurs et les avait vues toutes périssables. Charles-Quint, comme un énorme vampire, avait sucé le plus beau sang de l'Espagne pour l'œuvre impériale qu'il laissait inachevée².

1. Dans un pays exalté, comme l'Espagne, on trouva cette cérémonie fort naturelle. (Voy. Leti, t. IV, p. 280.)

2. Charles-Quint mourut le 21 septembre 1558.

VII

Philippe II. — Ses grandeurs — Sa popularité. — *Auto-da-fé.*
— Nouveaux dangers pour l'Espagne. — La Réformation. —
Don Carlos. — La bataille de Lépante. — Don Juan d'Au-
triche — La Ligue catholique. — Les Guises. — L'infante,
reine de France. — Les regimientos à Paris. — Henri IV. —
La paix de Vervins. — Mort de Philippe II.

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
(1557-1598)
CONSEJERIA DE CULTURA

UNTA DE ANDALUCIA

Le roi vraiment espagnol, le plus acclamé, le plus populaire, et j'ose dire le plus grand, ce fut Philippe II¹. La figure du roi était belle, un peu sombre; ses yeux bruns, ses cils épais, ses lèvres de la maison de Bourgogne hautaines et fières, étaient surmontées de fines moustaches; il portait une légère barbe. Sa tête était couronnée d'une toque ou petit sombrero, entouré d'une torsade d'or et de perles; son justaucorps tout noir était en velours avec fraises de dentelle, sur laquelle pendait la Toison d'or. Philippe II était beau de toute sa personne, avec une empreinte de fierté et de tristesse; élevé

1. Fils de Charles-Quint et d'Élisabeth de Portugal, naquit à Valladolid le 21 mai 1527.

en Espagne, il n'avait résidé que passagèrement dans les Pays-Bas et en Angleterre, dont il avait été un moment le souverain¹.

Le roi arrivait en Espagne ; les acclamations le saluèrent lorsqu'à Valladolid il assista, le front sévère et respectueux, aux fêtes, aux courses de taureaux, aux processions du San-Benito, aux auto-da-fé. Il faut prendre une époque avec ses mœurs : les choses qui paraissent odieuses à notre temps étaient fort populaires au seizième siècle ; les actes les plus inflexibles sont quelquefois acclamés par les multitudes. Philippe II résida d'abord à Valladolid, Ségovie, les villes ardentes pour la sainte foi. Ce redoublement de rigueur s'expliquait, car un nouveau danger menaçait l'Espagne ; la réformation de Luther, triomphante dans une partie de l'Allemagne, en Angleterre avec Henri VIII, venait de pénétrer dans la Navarre sous la protection de la maison d'Albret : la politique des princes de Béarn était de provoquer le principe de la réformation afin de troubler l'Espagne. La liberté de conscience, heureuse conquête des temps modernes, était

1. Par sa seconde femme, Marie, fille de Henri VIII, roi d'Angleterre.

à ce siècle un grand péril pour l'Espagne, à peine délivrée des Maures ; sa constitution était fondée sur l'unité religieuse. Dans les temps de crise, le pouvoir ne peut permettre la liberté d'une opinion hostile à son principe : on ne fait de grandes choses qu'avec l'unité.

Cette idée menaçante de la réformation était représentée en Espagne par l'infant don Carlos, fils de Philippe II¹. On a entouré la vie de ce prince de légendes cruelles : Schiller les a reproduites en drame. Carlos, esprit exalté jusqu'à la fureur écumante, conspira incessamment contre son père qui lui pardonna toujours : nous en avons maintenant les récits authentiques². Don Carlos était un désespéré, un fou qui cherchait la mort par les excès ; quelquefois il jeûnait quatre jours pour mourir de faim, ou bien il mangeait à outrance. Il n'y eut contre Carlos ni procédure de l'inquisition, ni ordre de Philippe II pour le livrer au supplice. Don Carlos mourut dans un accès de rage ; les uns disent qu'il se précipita au milieu du feu, les autres qu'il se laissa mourir de faim.

1. Et de Marie de Portugal, né à Valladolid le 8 janvier 1544.

2. Archives de Ximanca. (Voy. mon livre sur *la Réforme et la Ligue.*)

C'est en vertu de son titre de catholique que l'Espagne se mit à la tête de la croisade publiée contre les Turcs conquérants. Don Juan d'Autriche dut commander l'armada espagnole (il avait vingt-cinq ans). Ensuite il fut nommé amiral de toutes les flottes chrétiennes. Ce jeune et courageux prince avait été élevé loin de la cour jusqu'à la mort de Charles-Quint; à ce moment solennel, l'Empereur avait révélé le secret de sa naissance à Philippe II. Devenu roi, Philippe appela Juan dans un rendez-vous de chasse à Valladolid; devant le roi de toutes les Espagnes, Juan s'agenouilla comme tout le peuple; Philippe vint à lui, le releva avec tendresse: « Sais-tu quel est ton père? » Juan rougit. « Ton père est le mien, » reprit le roi en l'embrassant. De ce point de départ, don Juan s'était élancé dans la grande carrière. Il avait fait la guerre populaire contre les Maures, une fois encore soulevés. Les archives de Ximanca contiennent la preuve que des correspondances très-actives

1. Don Juan naquit à Ratisbonne le 25 février 1546: il fut remis entre les mains de Louis de Quixada, l'unique confident de Charles-Quint: il mourut près de Namur le 1^{er} octobre 1578.

étaient échangées entre les Maurisques convertis, le dey d'Alger, et le roi du Maroc. Le conseil de Castille décida qu'on prendrait de sévères mesures : une thèse de la célèbre université d'Alcala posa ce principe : « Qu'en fait d'ennemis, il faut en laisser le moins qu'on peut : *de los enemigos, siempre lo menos.* » Le gouverneur de Grenade demanda des regimientos, et leur prompt arrivée fit avorter le projet d'insurrection : des messages furent interceptés ; on apprit que les Maures de Fez devaient tenter un débarquement sur les côtes d'Espagne, que ceux d'Alger seraient reçus à Almerie ; huit ou dix mille hommes devaient entrer dans Grenade la nuit de Noël pour aider les Maurisques insurgés. Le marquis de Mondejar, alcade gouverneur de la province, augmenta la garnison d'Almerie, plaça des postes sur toute la côte. A ce moment les Maurisques en armes, dans les montagnes de Grenade, élurent pour roi, un Maure, baptisé sous le nom de Ferdinand de Valor¹, et qui prit celui de Muhamed-Ben-Omeya, comme descendant des califes de Cordoue. Au nom du Prophète, tous les assistants

1. Conde a donné tous les détails sur ce soulèvement des Maures de l'Andalousie à la fin de son livre.

jurèrent de mourir pour Allah, et prêtèrent serment de fidélité à Muhamed-Ben-Omeya.

Don Juan d'Autriche, chargé de réprimer cette insurrection des Maures, agit avec une prudence extrême. Tempéré dans ses paroles, juste dans ses actes, Juan pacifia le royaume de Grenade sans effusion de sang. Il prit une de ces mesures que les temps modernes ont vu se reproduire souvent contre les vaincus. Don Juan dispersa les Maures de l'Andalousie dans les diverses provinces de l'Espagne ¹, afin qu'ils ne pussent plus se grouper. Il repeupla Grenade d'Espagnols, vieux chrétiens, et depuis le royaume de Grenade fut pacifié.

De là don Juan vint prendre à Messine le commandement de la flotte espagnole ², qui, unie aux Vénitiens et aux Génois, devait délivrer la Méditerranée du pavillon turc. La grande journée de Lépante sauva l'Europe du ravage. Don Juan avait parcouru les rangs des

1. Ils furent dispersés dans l'Aragon, à Valence et dans la Catalogne.

2. Il s'embarqua à Messine le 16 septembre 1571 et arriva le 7 octobre dans le golfe de Lépante. Il partagea ses vaisseaux en trois divisions, donna le commandement de la droite à l'amiral génois, Jean-André Doria; celui de la gauche à Augustin Barbarigo, amiral vénitien.

vaisseaux un crucifix à la main. On lui dut la victoire.

Philippe II vit encore grandir sa puissance; jamais il ne dévia de sa ligne politique. Les bandes espagnoles franchirent les Flandres pour rencontrer les huguenots de France, que l'amiral Coligny commandait : à Saint-Quentin l'armée calviniste fut poussée les hallebardes dans le dos jusqu'à Compiègne. Philippe II, dans sa piété exaltée, avait fait vœu d'élever une église en l'honneur de saint Laurent, si Dieu lui donnait la victoire. Dans le village de l'Escorial, un peu triste, au milieu d'un champ presque désert, il consacra une église, couvent et palais à la fois; abandonnant les formes maurisques, riches, brillantes et hardies, le roi choisit une architecture sévère, un peu bizarre et toute espagnole. L'Escorial se composait de vastes appartements, de cellules groupées et arrangées de manière à représenter le gril sur lequel saint Laurent avait été brûlé. Tout se rattachait alors aux légendes de saints, aux histoires sombres et pieuses.

Après la victoire de Saint-Quentin, l'alliance

1. Le 10 août 1557.

de Philippe II avec la grande maison de Guise fut un acte politique commandé par la situation. Les Valois, incertains et tièdes, ne pouvaient satisfaire les catholiques, ardents et soulevés dans la Ligue. Charles IX, un moment sous la main des huguenots, n'avait pu se relever dans l'opinion du peuple de Paris¹ que par la Saint-Barthélemi. Henri III, esprit faible, souvent soumis au parti de la Réforme, n'avait pas assez d'énergie pour soutenir et développer les intérêts des catholiques. La maison de Guise, seule, était destinée à réprimer les huguenots, qui avaient leur point d'appui dans les Pays-Bas; les Guises étaient les hommes forts du temps. L'Espagne donc les soutenait, et un traité d'alliance mit la Ligue sous la protection de Philippe II; les regimientos espagnols entrèrent à Paris bannières déployées. Henri III (le Valois), déchu du trône, frappé par le Parlement et les assemblées, était en pleine déchéance. Le petit Béarnais, l'enfant de la Navarre, Henri IV, se présentait comme le légitime héritier de la couronne de France : l'Espagne

1. Voyez sur la joie des Parisiens à la Saint-Barthélemi, mon travail sur *la Réforme et la Ligue*.

devait le combattre après l'avoir si longtemps méprisé.

Henri de Béarn était le fils d'une race parfaitement détestée des purs Castellans ; les Navarrais formaient un peuple dédaigné par les Espagnols ; placé au pied des Pyrénées, durant le moyen âge, il ne s'était nullement fusionné avec les Castilles et même l'Aragon. Les princes du Béarn avaient ouvert leurs frontières à la réformation ; ils étaient les protecteurs de d'Andelot, de Caumont, Gramont, Biron, braves chevaliers qui marchaient sous les enseignes de la Navarre. Le prince du Béarn, de son côté, détestait cordialement les Espagnols ; il avait cherché des appuis partout, chez les Anglais, les Allemands, les gueux des Pays-Bas, les Suisses, rudes montagnards. Henri, coiffé de son vieux feutre gris, son pourpoint percé, bravement combattait les regimientos espagnols conduits par le duc de Parme ; on luttait avec acharnement entre Castellans et Navarrais. Dans sa correspondance, Philippe II ne nomme jamais Henri que le *prince du Béarn*¹ ; il ne le reconnaît pas comme roi de Navarre, province

1. Correspondance dans les archives de Ximanca.

dont il faisait entrer le blason dans l'échiquier de sa monarchie.

Les regimientos espagnols occupèrent Paris, appelés par les ligueurs. Dans les états généraux, convoqués après la mort de Henri III, Philippe II soutint le droit à la couronne de France de l'infante sa fille¹, ardente catholique. Les Espagnols secondèrent les Parisiens assiégés par Henri de Béarn. Quand la trahison de quelques chefs livra Paris à Henri IV, les troupes espagnoles durent sortir avec leurs armes. Elles passèrent fièrement sous la porte Saint-Denis. Le roi Henri IV les salua de son feutre usé, de son panache d'un blanc sale, et, dans sa joie d'être maître de Paris, il leur lançait quelques petites goguenardises, dans cette langue de Béarn, que Henri parlait si bien. Les regimientos se retirèrent vers les Flandres, sans jamais tourner le dos. Mille caricatures étaient lancées pour dépopulariser les Espagnols. On les peignait avec leur teint olivâtre, leur gros nez en forme d'oignon, montrant *leur cul*² en fuyant devant Henri de

1. 1588. Philippe II disait déjà : « Ma bonne ville de Paris, ma bonne ville d'Orléans. »

2. Il existe à la Bibliothèque impériale un admirable recueil de caricatures contre les Espagnols.

Navarre. La *Satyre Ménippée* fut surtout dirigée contre les Espagnols et leurs amis les ligueurs. Les hostilités se continuèrent entre la France et l'Espagne.

Pour réaliser son projet de monarchie universelle, Philippe II lança ses bandes espagnoles contre le Portugal¹, cherchant ainsi à compléter l'union ibérique. L'éparpillement des forces de la monarchie sur tous les points diminua les succès de la guerre dans les Flandres ; les bandes espagnoles n'étaient fortes que de leur discipline et de ce courage ferme, inébranlable, qui en faisait des murailles. A ces fiers regimientos, Henri IV opposa l'infanterie suisse, les lansquenets allemands, les arquebusiers à deux mèches. Les Pays-Bas étaient toujours soulevés ; les Hollandais devenaient une puissance indépendante et maritime, alliée de Henri IV ; l'Angleterre se prononçait contre l'Espagne, qui faisait encore une magnifique tentative : cette formidable *Armada* jetée dans la Manche, menace terrible contre l'Angleterre², une tempête la dispersa. Il y avait des

1. Il y avait des droits par sa mère Isabelle. Le duc d'Albe, en trois semaines, soumit le Portugal en 1580.

2. Cette escadre était commandée par le duc Medina-Sidonia (1588).

caravelles de 120 canons; des galères à deux cents rames, en la forme catalane. Une seconde armada, qui s'était dirigée vers l'Irlande, éprouva le même sort; les navires espagnols vinrent se briser sur les rochers.

Ces désastres modifièrent les idées de Philippe II et calmèrent sa fierté; il avait jusqu'ici traité avec dédain le petit prince de Béarn, devenu roi de Navarre. Henri, habile, d'un courage indomptable, s'était élevé sur le trône de France; abdiquant le huguenotisme, il s'était fait catholique; il n'avait plus d'intérêt à combattre l'Espagne, elle-même fatiguée des guerres et aspirant à la paix. Dans cette pensée s'engagèrent les négociations pour le traité de Vervins¹. Le pape était intervenu comme médiateur pour réunir toutes les forces de la chrétienté contre les Turcs. Le traité de Vervins contenait des stipulations peu considérables, des échanges de petites places conquises ou perdues: Cambrai, Amiens, Calais pris et rendus. L'article important, était le rapprochement de la France et de l'Espagne, en présence des forces de l'Angleterre, de la Hollande et de

1. Signé en 1598.

l'insurrection du Portugal : les palais de Coïmbre et de Maffra ne voulaient pas s'abaisser devant l'Escorial ; l'Espagne acquérait trop en Amérique pour que le Portugal ne lui portât pas une extrême jalousie.

Tôt ou tard aussi, l'Espagne devait céder les Pays-Bas : à quoi lui servaient ces provinces éloignées, la France étant posée entre elles pour les séparer ? Par mer, il fallait des flottes harcelées par les Anglais. Si Philippe II avait réalisé ses projets sur la couronne de France, les Pays-Bas devenaient une annexe ; ce projet n'avait pas réussi ; les Espagnols avaient à traverser la Franche-Comté et l'Alsace pour gagner les Flandres. Le système consacré par le traité de Vervins créait un grand fief des Pays-Bas, avec l'infante Isabelle, souveraine, mariée à l'archiduc Albert¹, fusion de l'esprit allemand et espagnol. A cette époque il faut reporter la première idée d'une Belgique indépendante ; la position des Pays-Bas était exceptionnelle ; placée entre la Hollande devenue un grand État, l'Allemagne à ses flancs, la

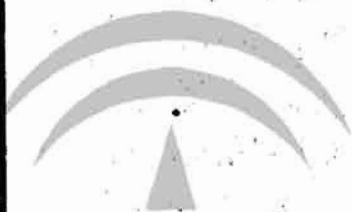
1. Fils de Maximilien II, naquit en 1559. Il avait été, très-jeune, cardinal-archevêque de Tolède, puis vice-roi du Portugal. L'archiduc Albert mourut en 1621.

France à son dos, il fallait des garanties nécessaires à son indépendance. Le traité de Vervins les établit : depuis elles se sont développées.

La mort de Philippe II arriva presque le lendemain du traité de Vervins¹, tandis que l'archiduc Albert et Isabelle se rendaient en Espagne pour lui rendre foi et hommage des Pays-Bas. A la mort de Philippe II, la monarchie espagnole était absolue : de l'Escorial partaient tous les ordres exécutés sans discussion. On ne trouve pas une assemblée de cortès délibérant sur les affaires publiques. Un pouvoir seul, à la face du roi, l'inquisition, s'élevait à une grandeur particulière, comme garantie de l'unité et de la nationalité espagnole. L'autorité restait dans les mains du grand inquisiteur, figure imposante, gardienne de la vieille Espagne, comme Caton l'était des mœurs de Rome ; les rois étaient soumis au saint-office comme les peuples, en vertu du principe de l'égalité chrétienne : l'inquisition, conservatrice des traditions espagnoles, maintint ce caractère fier, un

1. Le 13 septembre 1598. Avant sa mort, Philippe II donna des ordres pour ses funérailles, et fit apporter son cercueil dans sa chambre, le plus près possible de son lit. Ces folies de la mort étaient héréditaires dans la famille de Jeanne, Charles-Quint et Philippe II.

peu soupçonneux, qu'on retrouve sous toutes les dictatures, dans la Rome des Césars, et durant la Révolution française. Est-ce que les comités de la Convention épargnaient les suspects ? L'inquisition donnait les certificats de catholicité, comme les comités populaires en donnaient de civisme ; elle poursuivait les mauvais chrétiens, comme l'accusateur public poursuivait les mauvais républicains : l'identité est parfaite. Ainsi on sauve et l'on grandit un pays dans les crises.



JUNTA DE ANDALUCIA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generali
CONSEJERÍA DE CULTURA

VIII

L'Espagne après Philippe II. — Caractère de Philippe III. —
La littérature et les arts en Espagne. — Lope de Vega. —
Calderon. — Cervantès. — Velasquez. — Murillo. — Le duc
de Lerme. — Expulsion définitive des Maures. — Philippe IV,
roi artiste et poète. — Les Espagnols dans la Fronde. — Le
traité des Pyrénées. — L'infante Marie et Louis XIV enfant.
— Universalité de la littérature espagnole.

(1598-1620)

JUNTA DE ANDALUCIA

Real Academia de la Alhambra y General de
CONSEJERIA DE CULTURA

Une grandeur incomparable avait couronné le règne de Philippe II; sous ce roi sévère et glorieux, l'Espagne réalisait son unité et sa nationalité. Le superbe duc d'Albe, vieillard à la longue barbe blanche (il avait soixante-quatorze ans), avait conquis le Portugal¹; l'union ibérique était accomplie : il n'existait plus qu'une loi, plus qu'une seule volonté dans les Espagnes, et cette volonté était grave, intelligente.

Il en résultait un bonheur général et une sécurité parfaite. Les règnes de Philippe II et de Philippe III² furent essentiellement paisibles

1. Le duc d'Albe, un moment exilé, mourut le 12 janvier 1582, un an après avoir conquis le Portugal.

2. Fils de Philippe II et d'Anne d'Autriche, né à Madrid le 14 avril 1578; il monta sur le trône le 13 septembre 1598.

(à l'intérieur); l'obéissance et le repos étaient partout; le saint-office secondait les efforts du roi et des vieux Espagnols; il était dur, inflexible. On remarquera que les pouvoirs suprêmes, même despotiques, ne sont implacables qu'envers ce qui résiste; la société obéissante n'a rien à redouter; elle jouit d'un bonheur particulier; elle a le loisir de travailler et de se distraire: les turbulents qui murmurent et s'opposent sont seuls châtiés; les autres peuvent se livrer avec sécurité au commerce, à la littérature et aux beaux-arts.

Ainsi resta l'Espagne sous Philippe III et Philippe IV; elle jouit du développement intellectuel que mérite une société paisible. Un poète espagnol, du dix-septième siècle¹, reporte même l'origine de la comédie, à Ferdinand et Isabelle, à l'expulsion des Maures et peut-être à l'inquisition.

. . . . En la dichosa era
Que aquellos gloriosos reyes,
Dignos de memoria eterna
Don Fernando e Isabel
(Que ya con los santos reynan)

1. Ag. de Rojas, dans son ouvrage intitulé *Viage entretenido*.

De echar de España acababan
Todos los Moriscos, que eran
De aquel reino de Granada
Y entonces se daba en alla
Principio a la inquisition
Se le dió a nuestra comedia.

« Aux temps fortunés où nos glorieux rois, dignes d'éternelle mémoire, Ferdinand et Isabelle (qui règnent maintenant parmi les saints), achevaient de chasser de l'Espagne les Morisques de Grenade, dans le temps où l'inquisition s'établit en ce royaume naquit la comédie. » Jamais la galerie des poètes ne fut plus brillante et le théâtre plus animé.

Lope de Vega, le premier d'entre les poètes, publia des sonnets, pièces comiques, drames ¹, avec une fécondité qui tenait du prodige. Lope de Vega, esprit libre et charmant, se glorifiait de son titre de familier du saint-office; il en devint même le chef. Il conduisait sa confrérie, bannière au vent, dans les auto-da-fé, comme le devait un vieil Espagnol. Calderon ² appartenait

1. Lope Felix de Vega naquit à Madrid, près de la porte de Guadalaxara, le 25 novembre 1562; il mourut le 21 août 1635.

2. Don Pedro Calderon de la Barca, né à Madrid en 1603. Son père était secrétaire du Conseil des finances; Calderon mourut le 25 mai 1681.

aussi à l'inquisition, pour lui un titre d'orgueil, ce qui ne l'empêchait pas d'être fort gai, un comique charmant et amoureux. Tous les dramatises espagnols appartenaient au saint-office : Tirso de Molina, Moreto, Solis ; Montalban, disciple chéri de Lope, était secrétaire de l'inquisition.

Calderon avait conquis la plus vive amitié du roi Philippe IV, lui-même poète passionné, jusqu'à jouer la comédie avec Calderon. Un jour, ils improvisaient une saynète, dont le sujet était la création ; le roi représentait le personnage de Dieu, Calderon faisait celui d'Adam. Calderon commençait la description du paradis, quand il vit le roi qui bâillait. Interdit, il s'arrête, et d'un regard inquiet interroge : « Vive moi ! (vive Dieu) réplique aussitôt Philippe IV, je ne croyais pas avoir créé un Adam si bavard ! » Calderon se mit à rire et la comédie continua gravement après cette espèce d'intermède ¹.

Cervantès résume et décrit, dans son livre admirable, le véritable caractère espagnol du quinzième au seizième siècle. L'histoire de l'in-

1. Voir les excellentes préfaces de M. Damas Hinard.

comparable chevalier de la Manche dessine le tableau des mœurs de l'Espagne, alors fort gaie, fort distraite sous le régime de l'inquisition et de la Sainte-Hermandad. Cervantès¹, brave soldat, estropié à la bataille de Lépante, puis captif des Maures, et racheté par les pères de la Merci, vécut dans les palais de la grandesse, comme dans les posadas des routes : s'il se raille quelquefois de la baguette de l'alguazil, il respecte le saint-office, dont il était un des familiers les plus assidus, assistant aux auto-da-fé (et il s'en vante). Sancho Pança est un de ces bons laboureurs de la Manche, chrétiens de père en fils, et qui en fait son orgueil; il n'a dans ses veines ni sang maure, ni sang hérétique. On retrouve cette même ardeur catholique dans les grands artistes, Velasquez, Murillo, qui tous appartiennent à la Sainte-Hermandad. Murillo², le peintre des vierges célestes, l'était aussi des bannières du saint office et des petites images que les dominicains expédiaient aux Amériques pour la conversion des Indiens. Zurbaran est le

1. Cervantès Saavedra naquit à Alcalá de Henarès dans la Nouvelle-Castille en 1547; il mourut à Madrid le 23 avril 1616.

2. Né à Séville le 1^{er} janvier 1618 et mort dans la même ville le 3 avril 1682.

véritable peintre des ascètes; nul ne représente mieux les chairs nues et écaillées des solitaires, macérés de jeûnes et de pénitences en face d'une tête de mort.

Philippe III, bien jeune encore¹ lorsqu'il monta sur le trône des Espagnes, infant, puis roi, plaça sa couronne sous l'épée du duc de Lerme, de la famille des Sandoval², esprit sérieux, lettré. Philippe, d'un caractère faible, incertain, avait épousé Marguerite d'Autriche, qui tenait la cour la plus aimable et la plus gaie. Avec tout l'or des Indes, il ne pouvait pas encore satisfaire ses goûts fastueux; il voulait à la fois conquérir Alger, soumettre l'Afrique, soutenir le gouvernement des Pays-Bas. A Philippe III et au duc de Lerme on dut la vaste organisation de l'Amérique sous une forte et intelligente administration. Ce n'était pas chose facile de gouverner ces pays lointains, de dominer, de diriger les vice-royautés soumises au sceptre de l'Espagne. Philippe III soutint la guerre des Pays-Bas contre l'Angleterre et la

1. Il avait alors 20 ans.

2. François de Roxas de Sandoval, duc de Lerme, nommé premier ministre en 1598. Disgracié, son fils le duc d'Uceda lui succéda comme premier ministre.

Hollande. Il aurait atteint son but de répression si un ennemi nouveau n'était venu se joindre aux rebelles de l'Espagne. Louis XIII et Richelieu soutinrent la révolte des Pays-Bas et les Anglais appuyèrent en Portugal la révolution qui porta la maison de Bragance sur le trône. Philippe III n'avait ni la portée de génie, ni l'énergie de son père; il avait moins de rigidité dans les mœurs; le duc de Lerme, esprit avancé, aimait l'agriculture, le commerce, les finances. Tout en exécutant avec fermeté les mesures de sûreté générale qui expulsaient les derniers Maures de l'Espagne¹, le duc de Lerme voulut remplir le vide qu'allait faire l'exil de cette population industrielle dans le royaume de Grenade et de Valence; il accorda de nombreux privilèges aux commerçants, laboureurs, leur concédant des patentes pour établir les métiers de soie, de velours, de draps : Séville, Ségovie, Valladolid restèrent des villes manufacturières, les laboureurs devinrent des hidalgos très-protégés; on peut voir par le portrait du riche Gamache, dans ses noces somptueuses (*Don Quichotte*) ce qu'était un vrai laboureur

1. Le 10 janvier 1610.

espagnol aussi respecté que le duc Medina-Celi et d'Olivarès. L'administration du duc de Lerme fut excellente; il accomplit la refonte des monnaies, inévitable par l'abondance de l'or venu du Mexique et du Pérou, colonies alors aussi paisibles que les plus vieilles provinces d'Espagne. On doit reconnaître un grand art de colonisation chez les Espagnols et les Portugais, car ils pacifient, dominent et administrent en moins d'un siècle des terres plus vastes que l'Europe. Le duc de Lerme fut un des négociateurs du double mariage espagnol et français. Louis XIII épousa Anne d'Autriche¹ et la sœur du roi de France, Elisabeth, devint princesse des Asturies.

Philippe IV² recommença la guerre avec la France, comme si les alliances de mariage n'avaient pas été accomplies; durant la Fronde, les Espagnols prirent parti pour les ennemis du cardinal Mazarin. On vit une fois encore les bandes espagnoles combattre sur les frontières des Pays-Bas, en Flandre, dans la Franche-Comté. Les archives de Ximanca donnent la

1. En 1612.

2. Philippe III mourut le 21 mars 1621; Philippe IV, son fils et de Marguerite d'Autriche, était né le 8 avril 1605.